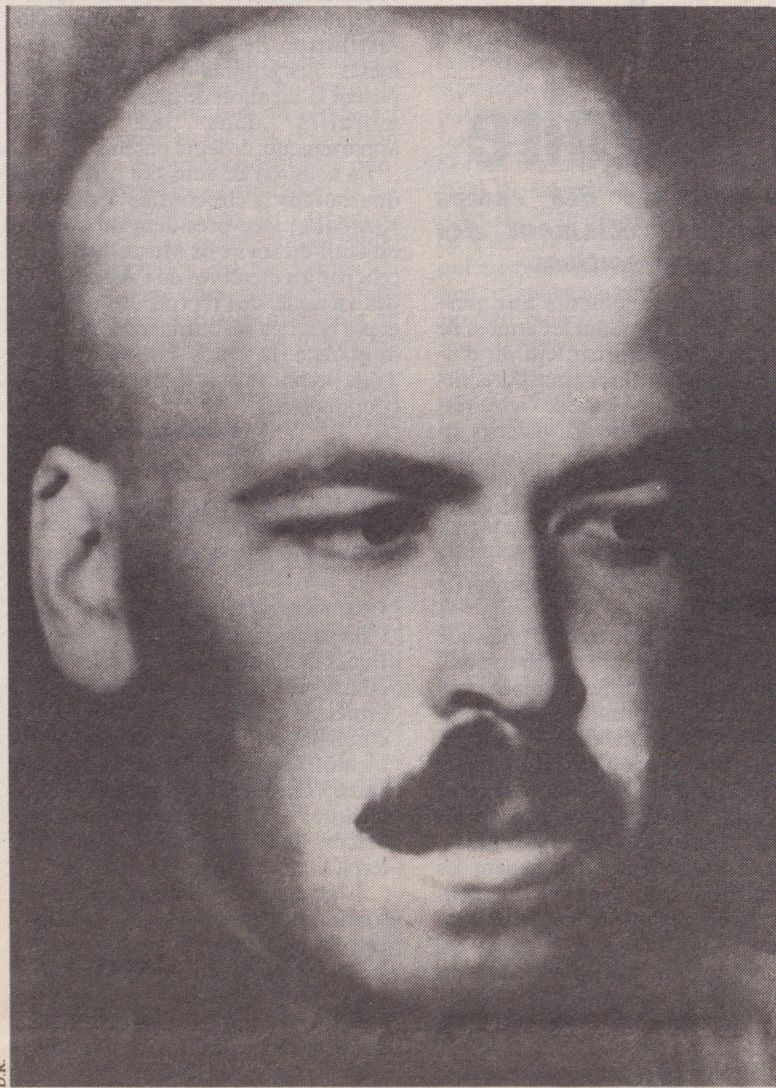


LES TOURMENTES DE L'ANNEE 37

S'étant arrangé pour travailler à la Tchéka, Filka Velikanov fut nommé « commandant des tombes ». Avec l'escorte, il creusait les fosses dans la forêt et accompagnait les condamnés sur leur dernier chemin, « à la noce ». Il tirait une balle dans les nuques chevelues, nettoyait ensuite avec de la neige ses chaussures de feutre, et, secoué par une toux d'émotion, s'affaissait sur les tapis des traîneaux. Le travail de Filka n'était pas bien compliqué et il était divertissant. Il s'en éprit à tel point que lorsqu'il n'y avait pas d'exécutions, il tombait malade, évitait tout le monde et se mettait à pleurer. En revanche, après une bonne nuit, sa gaieté revenait, devenait sauvage et il dansait plus que tous les autres gars. Il ne craignait plus le froid, se promenait en chapka et en chemise de satin serrée par une ceinture tcherkesse multicolore. Dans la journée, il dormait ou jouait aux cartes avec ses amis. La nuit suivante, s'il n'y avait pas de nouvelles noces, il partait faire la fête aux Moulins ou à Doubrovka. Les gars du faubourg lui avait donné un nouveau sobriquet, celui de « commandant au cas où ».

Cet extrait du récit d'Artiom Vessioliy intitulé « la Carrière de Filka » est un des passages qui fit que le livre fut longtemps interdit à la publication. Du vivant de l'auteur, le livre ne fut publié qu'en version abrégée. La dernière partie, notamment, parut pour la première fois en 1988, dans la revue « Novy Mir ».



D.R.

qu'au bout. Sinon, il aurait relevé ces propos d'un milicien populaire qui a fuit le front : « Aujourd'hui, ce sont les bolcheviks qui chevauchent à travers toute la Russie. Et, tu sais, mon vieux, ce sont des types qui te montrent le pain d'épice d'une main et te frappent sur la gueule de l'autre. » Ces propos ont été biffés de toutes les éditions du roman parues après la réhabilitation de l'auteur et c'est seulement cette année qu'ils seront rétablis, je veux l'espérer, dans la parution des Editions militaires.

A l'été 1937, Vessioliy partit, comme chaque année, descendre la Volga sur une barque de pêcheur. Mes sœurs aînées Gaïra et Fanta, qu'il prenait avec lui chaque fois, ont noté que notre père était sans cesse sur ses gardes. Il tremblait de savoir que, s'il était arrêté loin de sa maison, ses fillettes seraient abandonnées à elles-mêmes. Il n'aurait pas près des grandes villes et pour passer les ponts gardés, il se rangeait auprès des radeaux. Mais notre père ne faisait pas qu'attendre son arrestation, il s'y préparait. Il transféra une partie considérable de ses archives au 3, rue Pokrovka, où vivaient son père, sa mère et son frère cadet Vassili. Il espérait visiblement que l'on ne toucherait pas à ses parents, ni à son frère, qui travaillait comme docker. Et, de fait, ils furent heureusement épargnés.

Alexei Kosterine écrit dans ses mémoires : « Je me souviens d'une grise et humide soirée de l'automne 1937, alors qu'avec Artiom nous

lègue à lui qui avait de l'influence, il se redressa et me dit d'un ton sec : « Je t'interdis de faire ça ! » Cette nuit-là, à Moscou, le brouillard était extrêmement épais, on ne voyait pas les phares des voitures, les véhicules étaient paralysés, et j'ai su que le chemin jusqu'à la Loubianka avait été long. Artiom était tellement inconscient de ce qui lui arrivait qu'il avait demandé l'autorisation d'emporter ses manuscrits. On l'y avait autorisé et ils en avaient rempli toute une serviette. »

Lioudmila fut arrêtée peu après, et leurs enfants Lev et Volga furent envoyés dans un orphelinat.

Manuscrits disparus

La mise au point du Kgb, sur les manuscrits d'Artiom, mise au point faite après sa réhabilitation à la demande de l'Union des écrivains, indiquait que les œuvres suivantes avaient été confisquées lors de son arrestation : « le Chagrin de la terre », « Une profonde respiration », « Sur la crête d'une haute vague », « le Repaire des passions » et le scénario « Le monde nous appartient ». Ces manuscrits n'ont pas été conservés, ce qui fut confirmé cette année encore par un responsable du Kgb.

C'est pendant son propre interrogatoire que Alexei Kosterine apprit qu'Artiom avait été arrêté. Il raconte : « Epuisé par cinq jours de garde à vue, par la soif et les nuits blanches, je me trouve face à un jouvenceau qui, visiblement, venait de

Artiom Vessiolyi était né dans la cité ouvrière de Samara et avait dû gagner sa vie dès l'enfance. Sa mère était fille de ferme, son père débardeur. De son vrai nom Nikolai Kotchkourov, Artiom était en 1919 secrétaire du comité du Parti du district de Melekess, ville rebaptisée aujourd'hui Dmitrovgrad. Il était aussi premier rédacteur du journal « Znamia Kommounisma ». L'historien F. Popov écrit de lui : « Il critiquait vivement dans ce journal les excès et l'arbitraire des aventuriers qui s'étaient infiltrés dans la Tchéka (la Commission extraordinaire). Lorsque le comité du Parti du district ordonna de traduire en justice cette commission, Vessiolyi fut chargé de représenter le comité avec rang de contrôleur. »

Il y a un temps pour tout

Dans « la Vérité aux pieds nus », récit écrit en 1928, Artiom Vessiolyi faisait dire aux anciens partisans rouges qui avaient combattu pour les soviets dans le Kouban que le pouvoir qui se voulait « soviétique » se dégradait nettement à leurs yeux : « *Les commissaires, ces coquins, sont ivres de puissance. Si des types comme eux continuent à tenir les rênes du pouvoir, notre république soignera ses plaies pendant cent ans sans savoir les guérir.* » Le 10 mai 1929, la « Komsomolskaïa Pravda » publia l'arrêté du Pc de Russie qui blâmait sévèrement la revue « Molodaïa Gvardia » pour avoir publié « la Vérité aux pieds nus ». Le récit y était accusé de représenter « de façon unilatérale et caricaturale une réalité qui n'était pas objectivement dépeinte comme privilégiant nos ennemis de classe. » Plus tard, « la Vérité aux pieds nus » figura comme pièce à charge dans le dossier d'Artiom Vessiolyi.

Le journaliste Mikhaïl Pantioukhov qui vivait à Barnaoul, m'a re-

De « la Carrière de Filka » à « la Russie lavée dans le sang », l'œuvre d'Artiom Vessiolyi est un témoignage sans concession de ses désillusions. Sa fille Zaiara Vessiolaïa évoque ici cette oppressante année 1937 qui devait finalement basculer dans l'horreur, une nuit d'octobre, avec l'arrestation de l'écrivain. Artiom Vessiolyi sera fusillé le 8 avril 1938.

trouvée en 1956 après avoir appris par la « Literatournaïa Gazeta » la réhabilitation d'Artiom Vessiolyi à titre posthume. « Nous avons été amis durant de longues années, Artiom Ivanovitch et moi, me disait-il. La dernière lettre de lui qui m'est parvenue a été écrite le jour, ou la veille du jour, où il fut convoqué dans un « établissement d'éducation culturelle ». Mon chemin de croix à moi commença en janvier 1937. Des amis se détournèrent de moi. Mais Artiom n'a pas eu peur d'entretenir sa relation avec moi, et ses lettres, si chaleureuses, m'aidaient beaucoup aux moments difficiles : « Ne te laisse pas abattre, fréro ! Ce n'est pas celui qui marche sur le fer, qui est fort, mais celui qui porte des fers. » On m'a exclu du Parti, j'étais sans travail et vivais dans la gêne. Artiom m'a envoyé une procuration afin que je puisse toucher les honoraires qu'il recevait des éditions du Caucase du Nord. »

Dans une lettre datée du 3 mars 1937, Artiom écrivait à Pantioukhov : « Nous avons porté jusqu'au bord de la tombe une foi naïve dans des illusions ridicules en oubliant ce qu'avait dit le prophète : Il y a un temps pour tout sous le ciel. Un temps pour planter et un temps pour arracher le plant ; un temps pour pleurer et un temps pour rire ; un temps pour gémir et un temps pour danser ; un temps pour trouver des amis et un temps pour les perdre. »

Mikhaïl Pantioukhov fut arrêté peu après et Artiom comprenait qu'il n'y couperait pas. Au printemps de 1937, la « Komsomolskaïa Pravda » publia un article intitulé « Un livre diffamatoire », sur son roman « la Russie lavée dans le sang ». Ce roman, dont différentes revues avaient publié des fragments, était très populaire en 1936. L'auteur de l'article était indigné, mais il semblait n'avoir pas lu le livre jus-

suivions la rue Vetochnaïa. Les doutes nous rongeaient de nouveau. C'était la période de la collectivisation, qui avait contraint Staline lui-même à écrire l'article « Le vertige du succès ». La famine sévissait à Moscou. De la viande de cheval se vendait furtivement au marché. Toutes les denrées avaient disparu. Dans les crémeries, on vendait de la vodka. Des femmes épuisées mendiaient au nom du Christ dans les rues. Les enfants sans abri se seraient près des chaudrons destinés à réchauffer l'asphalte. « Où allons-nous Aliocha, vers quoi virons-nous ? » demandait Artiom en se voulant plus que d'ordinaire. »

Lioudmila Borissevitch, la deuxième femme d'Artiom Vessiolyi, relate comment s'est passée son arrestation dans une lettre à M. Pantioukov datée de 1956, publiée récemment pour la première fois : « On avait exigé de lui l'engagement écrit de ne pas quitter son lieu de résidence. A cette époque, il n'y avait visiblement plus de place en prison. Il se trouva donc un certain temps encore « en liberté ». Autant que je me souvienne, il n'avait jamais eu de problèmes analogues aux vôtres avec le Parti lui-même. Il a conservé sa carte de membre jusqu'au bout. En tout cas, le 28 octobre 1937, quand je le vis rentrer d'une réunion du comité du Parti, je n'avais absolument aucune raison de penser que les événements allaient se précipiter. Mais cette nuit-là, vers 4 heures du matin, on frappa chez nous. Ils étaient bien plus nombreux que ce genre de visites ne l'exigeait. Ils se précipitèrent sur lui à plusieurs comme si ils étaient sûrs qu'il allait opposer une quelconque résistance. Ensuite, il fut fouillé comme un voleur. Croyez-moi, cela fut épouvantable. Un homme se plaça en sentinelle à côté de lui et il me fit ses adieux. Quand je lui chuchotai à l'oreille que je téléphonerais à un col-

passer ses examens d'histoire de la Révolution et du Parti, le juge d'instruction Dmitriev. Il se moqua du nom d'Artiom, de sa biographie et de son œuvre et déversa en même temps des ordures sur toute la génération de combattants de la révolution d'Octobre. « Vous avez eu ce que vous avez voulu ! » disait, avec un sourire moqueur, cette vipère fasciste sanglée dans son uniforme. » Peu avant sa mort en 1968, Kosterine, qui avait fait dix-huit années de camps à la Kolyma, fut exclu du Parti et de l'Union des écrivains pour son intervention en faveur des Tatars de Crimée.

A. Emelianov, ancien bolchevik, s'était retrouvé en mars 1938 dans la même cellule que notre père, à la prison de Lefortovo. Il nous raconta à mes sœurs et à moi que, chaque nuit, Artiom était emmené à l'interrogatoire. Le matin, on le ramenait. Un jour, il ne revint pas. Emelianov était convaincu que la date officielle de sa mort, le 2 décembre 1939, n'était pas la vraie. A présent, nous le savons avec certitude. En 1988, le Collège militaire de la Cour suprême a confirmé qu'Artiom Vessiolyi avait été fusillé le 8 avril 1938.

En 1968, je me suis rendue dans l'ancienne ville de Melekess : le journal « Znamia Kommounisma » célébrait son cinquantième anniversaire. Ayant appris que l'une des rues de banlieue portait le nom d'Artiom Vessiolyi, je suis allée la voir. Triste et déserte, c'était une longue rangée d'immeubles en briques comme dans toutes les banlieues. Un bonhomme déblayait la neige du trottoir à l'aide d'une pelle en bois. Nous nous saluâmes. Je lui demandai s'il savait qui était Artiom Vessiolyi. Il répondit : « C'était un écrivain. Il a fait la Révolution. Ensuite, il a été tué. Ce sont les nôtres qui l'ont assassiné. »

Zaiara Vessiolaïa